

# Au fil des matrices métaphoriques : Réflexions générales et cas des activités textiles

Nicole GUILLEUX  
(CRAHAM, UMR 6273 CNRS)  
nicole.guilleux@wanadoo.fr

« Cette histoire, mon père me l’a racontée (...), l’air de me dire, comme il fit souvent : « N’oublie pas, si jamais tu t’avises de débobiner la pelote de ma vie. »  
Irène Frain, *Sorti de rien*, Paris, Seuil, 2013.

« Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons notre destin, car c’est nous qui le tressons comme tel. »  
jacques LACAN, *Le Séminaire, Livre XXIII : Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

## RÉSUMÉ :

Dans la lignée des travaux de Lakoff et Johnson et de ceux de l’helléniste Jean Taillardat, on rappelle ici l’histoire et l’intérêt des « matrices métaphoriques » pour l’étude tant synchronique que diachronique du lexique et, à titre d’exemple particulièrement parlant, on se penche sur le foisonnement des MM nées dans le champ des activités textiles. Ainsi, les locuteurs de certaines langues modernes et classiques s’accordent à voir la parole dans son déroulement linéaire comme un fil, et dans sa complexité maîtrisée comme un tissage ou un charpentage, ce dont témoigne notamment l’histoire du groupe lexical de latin *texō/textum*, étymologiquement « charpenter », mais synchroniquement « tisser ».

## 1. INTRODUCTION<sup>1</sup>

Le lexique des techniques constitue la source d’innombrables créations métaphoriques. Cela tient au fait qu’une grande partie de l’expérience et des activités humaines – écoulement du temps et de la vie, flux de la parole, ruses, et création littéraire, qui fut d’abord orale... – s’énoncent difficilement en termes propres parce qu’elles sont immatérielles ou

---

<sup>1</sup> Le présent texte reprend, sous une forme sensiblement modifiée, un original anglais (N. GUILLEUX, 2016). Je remercie les éditions Oxbow pour m’avoir autorisée à réutiliser cette première version.

cachées. Leur expression nécessite donc de recourir à des référents concrets, empruntés à la vie quotidienne. En revanche, malgré leur fréquence, de telles associations sémantiques stables, qui dépassent le cadre des filiations étymologiques, ne sont pas unanimement reconnues. Qu'on les appelle « conceptual metaphors » avec Lakoff et Johnson (1980) ou « matrices métaphoriques » à la suite de Jean Taillardat (1977), elles mobilisent des lexèmes variés, généralement dépourvus de liens étymologiques entre eux, en un vaste champ, organisé en réseaux dont le dénombrement et la description constituent une tâche de grande ampleur, pour ne pas dire infinie.

Mon but est d'abord de rappeler le cadre théorique posé en 1980 par les américains George Lakoff et Mark L. Johnson dans leur ouvrage fondateur, *Metaphors we live by*, ainsi que le cadre pratique, élaboré indépendamment en 1977, par le français Jean Taillardat, dont l'apport fondamental doit être reformulé à la lumière des avancées de la linguistique. Sera ensuite présentée, sans chercher l'exhaustivité, au demeurant impossible à atteindre, une étude de cas consacrée aux diverses « matrices métaphoriques » prenant leur source dans le lexique de l'artisanat textile. Il s'agit d'un exemple très parlant car les MM y sont nombreuses et attestées dans un large éventail de langues, de l'Antiquité à l'époque contemporaine.

## 2. « Conceptual Metaphors » (CM) et « matrices métaphoriques » (MM)

### 2.1. Une convergence épistémologique

#### 2.1.1. Lakoff et Johnson : « Conceptual metaphors » (CM) et « conceptual metaphoric mappings » (CMM)

Le livre de Lakoff et Johnson, initialement paru en 1980, a été largement diffusé<sup>2</sup> et a bénéficié en 2003 d'une réédition augmentée d'une postface. Lakoff & Johnson (2003 : 243) y font le bilan de leur théorie qui met les métaphores au centre de l'expérience humaine, et y présentent les prolongements qu'elle a suscités. La visée de leur ouvrage est très large puisqu'il s'agit de :

« Rethink some of the most fundamental ideas in the study of mind: meaning, truth, the nature of thought, and the role of the body in the shaping of mind. As a result it has far-reaching implications in field after field – not just linguistics, cognitive science, and philosophy but

---

<sup>2</sup> L'ouvrage a été traduit en de nombreuses langues : allemand, espagnol, français, italien, néerlandais, russe...

also literary studies, politics, law, clinical psychology, religion, and even mathematics and the philosophy of science. »

La place des métaphores, on l'aura compris, excède le cadre de la philosophie traditionnelle pour entrer dans le champ de la cognition. En effet,

Lakoff & Johnson (2003 : 247) : « A great deal of every day, conventional language is metaphorical, and the metaphorical meanings are given by conceptual metaphorical mappings that ultimately arise from correlations in our embodied experience.

In short, (...) conceptual metaphor is a natural part of human thought, and linguistic metaphor is a natural part of human language. Moreover, which metaphors we have and what they mean depend on the nature of our bodies, our interactions in the physical environment, and our social and cultural practices. »

Il est capital en effet de reconnaître la présence dans tous les aspects de l'expérience humaine de ces métaphores conceptuelles, qui s'organisent en réseaux. Il est tout aussi important, comme y invitent expressément les auteurs, de développer une recherche empirique concernant les « conceptual metaphorical mappings » :

Lakoff & Johnson (2003 : 247) : « What we need is still more empirical research that seeks converging evidence and is gathered by using different empirical methods of inquiry. »

Lakoff et Johnson (2003 : 267-272, 274-276) mentionnent ensuite de nombreuses études qui, de 1980 à 2003, ont illustré leur théorie de la métaphore conceptuelle dans les domaines les plus divers : analyse littéraire, politique, droit, sociologie, psychologie, mathématiques, philosophie et, naturellement, linguistique cognitive, avec notamment les travaux de Talmy, Langacker et Fauconnier.

### 2.1.2. Taillardat : « matrices métaphoriques » (MM)

À la fin des années '1970, devançant de peu Lakoff et Johnson, des linguistes européens engagés dans une approche à la fois historique et comparative se sont interrogés d'une manière analogue. Ainsi, Sauvageot (1978) témoigne, dans un compte rendu destiné au *BSL*, de l'intérêt des linguistes hongrois pour les opérations mentales impliquées dans les désignations métaphoriques<sup>3</sup>. Cependant, la réflexion la plus aboutie se trouve être, à ma connaissance, celle de Taillardat (1977), où est définie la notion de « matrice métaphorique ». Les acquis de cette brève contribution, longtemps difficile à se procurer<sup>4</sup>, ont cependant été repris dans des publications ultérieures. Ainsi, Perpillou (1996) a montré

---

<sup>3</sup> Présentation détaillée *infra* sous 2.3.2.

<sup>4</sup> J. TAILLARDAT (1977), dont le texte est désormais consultable en ligne, URL : [http://www.persee.fr/doc/bude\\_1247-6862\\_1977\\_num\\_36\\_4\\_3550](http://www.persee.fr/doc/bude_1247-6862_1977_num_36_4_3550).

l'existence, dans les langues indo-européennes et au-delà, du réseau très étendu de la MM INSULTER = COUPER, qu'on peut même élargir à l'équation AGRESSER VERBALEMENT = AGRESSER PHYSIQUEMENT<sup>5</sup>. Diverses langues, anciennes et modernes, attestent en effet que la profération de paroles violentes s'exprime sous la forme d'atteintes physiques variées (blessures, coupures, contusions, etc.), dans un système de représentation où les mots sont conçus comme des projectiles. Cette propriété rejoint les constatations de Lakoff et Johnson (2003 : 4, 48) concernant les CM de la DISCUSSION COMME GUERRE (« ARGUMENT IS WAR ») et des IDÉES COMME OUTILS COUPANTS (« IDEAS ARE CUTTING INSTRUMENTS »)<sup>6</sup>. Perpillou (2004) a aussi reconnu une MM qui associe de manière atypique mais usuelle, dans les lexiques latin et grec, les désignations de PETITS D'HUMAINS, d'ANIMAUX et de JEUNES PLANTES<sup>7</sup>. J'ajoute que cette MM existe aussi en allemand, où les jeunes plantes grandissent dans une *Baumschule* (littéralement une « école pour arbres »), ainsi qu'en anglais, où *nursery* s'applique aux lieux où l'on élève aussi bien enfants, plantes que jeunes poissons. L'étude de Perpillou (2004) a d'ailleurs reçu un prolongement avec l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol (2012), *L'arbre et la lignée*, qui illustre le rôle fondamental des *métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*<sup>8</sup>.

## 2.2. Genèse, définition et extension des MM

### 2.2.1. Genèse des MM

Taillardat, l'inventeur de la « matrice métaphorique », n'est cependant pas le premier à envisager le rôle moteur de la métaphore dans la structuration du lexique et la création de néologismes. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Schwob et Guieysse (1892: 49-50)<sup>9</sup> identifient dans l'argot

---

<sup>5</sup> Étant donnée l'extension considérable de cette MM, il me semble préférable, pour la nommer, de recourir à deux hyperlexies – cf. B. Pottier (2012).

<sup>6</sup> À côté des nombreux exemples donnés par J.-L. PERPILLOU (1996), je joins ceux, pris à l'anglais dans le champ de la blessure ou de l'agression physique, qui montrent une polysémie quasi générale : familles des verbes *cut*, *hurt*, *wound*, *bruise*, *injure*, mais aussi *bite*, *sting*, *skin*, ainsi que substantifs *barb*, *dig*, *prong* et *shaft* (où, faute de reconnaître la MM masquée par un écart de sens entre lexèmes parfois isolés, les dictionnaires optent pour une homonymie).

<sup>7</sup> En l'état de la documentation latin et grecque, il paraît difficile de déterminer avec sûreté ce qui peut constituer le métaphorisant et les métaphorisés.

<sup>8</sup> Sous-titre de M. BRETIN-CHABROL (2007).

<sup>9</sup> J. TAILLARDAT (1977, 350) cite M. SCHWOB & G. GUIEYSSE (1892) en se limitant à une sélection d'exemples. Les mots précédés du signe † ont été recueillis oralement par les auteurs, tandis que les autres viennent d'une brochure de colportage, Halbert d'Angers (1849).

français des séries cohérentes parmi les expressions imagées qu'ils y rencontrent :

On reconnaîtra (...) dans la série de mots qui signifient *tête* des métaphores très simples qui se rapportent à la forme. *Calebasse* (*Jargon de l'argot*), *coloquinte* (*ibid.*), † *poire* (*loirepoque*)<sup>10</sup>, † *couatche* (*all. quetsche*), † *ciboulot* et *ciboulotte* (*ciboule*), † *citronnade* (*citron*), † *pomme*, † *balle*, † *boule*, † *bobine*, † *fiolle*, † *cafetière*. (...) La métaphore joue ainsi un rôle dans l'argot, mais elle ne paraît pas y avoir un rôle plus grand que dans les autres langues.

Qu'on ait affaire à des végétaux [TÊTE = FRUIT ROND] ou à des objets manufacturés [TÊTE = CONTENANT CYLINDRIQUE], les créations argotiques s'appuient sur une « saillance référentielle »<sup>11</sup> commune au métaphorisant et au métaphorisé, et donc sur un noyau prototypique partagé par les deux lexèmes : /*rotondité*/ (*plus ou moins régulière*) ou /*caractère cylindrique*/. Est en jeu, dans les deux cas, ce que Pottier (2012 : 55-59) nomme un « visuème », « représentation visuelle sensible » partagée par les observateurs d'une même communauté. À l'usage, il arrive dans le lexique que le métaphorisé soit durablement remplacé par le métaphorisant, de sorte qu'on aboutit pour ce dernier à une polysémie, dont il faut noter le caractère nécessairement second.

### 2.2.2. Définition des MM

Lorsque Taillardat (1977) crée la « matrice métaphorique », la linguistique est désormais une discipline constituée. Ainsi, non seulement il s'appuie sur les écrits de linguistes et de philosophes comme ceux de Greimas (1966), Pottier (1964) et Ricœur (1975), mais il utilise aussi, en les appliquant au grec ancien, les observations de Guiraud (1967) sur le lexique français, dont certains pans sont entièrement structurés par des métaphores<sup>12</sup>. Taillardat (1965) s'appuie en outre sur sa connaissance approfondie de la Comédie ancienne, ses recherches lui ayant permis de

---

<sup>10</sup> La formation argotique *loirepoque*, qui, à la différence de *poire*, n'est plus usitée, s'apparente au *backslang*, verlan phonétique de l'anglais britannique (type *tekram* = *market*). Au lexème de départ, *poire*, s'ajoute un suffixe *-loque* dont le premier phonème prend la place de la consonne initiale de *poire*, dont le *p*- initial remplace le *l*- initial du suffixe. Ce principe caractérise les variétés d'argot appelées *largonji* et *loucherbem*. Sur quoi voir P. GUIRAUD (1973 : 66-69) et A. CHRISTOL (2015).

<sup>11</sup> Je me réfère ici aux catégories élaborées par B. Pottier (2012 : 19-20), qui entend par là « l'ensemble des éléments qui "sautent aux yeux" et dont la perception est partagée (...) par plusieurs observateurs ». Je choisis cependant de supprimer la modalisation introduite par Pottier avec l'adverbe « éventuellement », car c'est sur la base d'un consensus effectif que se créent et se développent les MM.

<sup>12</sup> Ainsi les désignations d'animaux : P. Guiraud (1967 : 33-63, = chapitre II, « Structures sémantiques »).

mettre en évidence dans la langue d'Aristophane des constantes sémantiques organisées en réseaux. Reprenant les définitions qu'Aristote donne de l'image et de la métaphore, Taillardat (1977 : 349) emprunte au philosophe grec l'idée, reformulée en termes structuralistes, que métaphorisant et métaphorisé doivent posséder au moins un « sème commun »<sup>13</sup> :

La matrice métaphorique, qui joue le rôle d'un moule, est la source et donne l'explication des images (métaphores et similitudes) qui peuvent, en foisonnant, créer des champs métaphoriques considérables. C'est en rassemblant tous les métaphorisants exprimant la même notion qu'on peut découvrir la matrice à l'origine du champ métaphorique.

Taillardat, dont la visée est pratique, a le grand mérite de proposer une explication globale. En effet, il ne s'agit plus de décrire comme des catachrèses les changements sémantiques – création d'une polysémie ou d'un néologisme sémantique –, car cela reviendrait à y voir des phénomènes aléatoires, contraires au fonctionnement régulier du lexique. Au contraire, il est essentiel d'identifier dans le lexique des langues les MM, qui reposent sur un savoir partagé par les locuteurs de cette langue. La création et le fonctionnement des MM fait ainsi apparaître de nouveaux lexèmes d'une manière continue et potentiellement programmée.

Ce faisant, Taillardat (1977) rejoint avant la lettre la position de Lakoff et Johnson (1980), ainsi que les préoccupations de la linguistique cognitive<sup>14</sup>.

### 2.2.3. Utilité des MM en philologie classique<sup>15</sup>

Taillardat (1977 : 350-354) souligne l'intérêt multiple de reconnaître une MM. Son identification peut d'abord servir la philologie, car elle peut permettre le choix entre deux leçons concurrentes. Ainsi, chez Aristophane, au vers 326 des *Cavaliers*, il est question de tirer un profit de certaines personnes. Or l'existence avérée en grec de la MM VOLER = GAULER (DES FRUITS)<sup>16</sup> – et non VOLER = TRAIRE, comme en français ou en anglais – permet de récuser la leçon *amélgei* « tu trais »<sup>17</sup> au profit d'*amérgeis* « tu cueilles ».

---

<sup>13</sup> Que je préfère reformuler en « saillance référentielle » et « trait prototypique » commun, à la suite de B. POTTIER (2012).

<sup>14</sup> Sur les développements de la linguistique cognitive, voir entre autres G. LAKOFF & M. L. JOHNSON (2003 : 270-271) et, plus récemment, *MSL* (2010).

<sup>15</sup> Totalité des exemples dans J. TAILLARDAT (1977 : 350-354).

<sup>16</sup> J. TAILLARDAT (1965 : 420-421).

<sup>17</sup> Choix de V. COULON (Aristophane [1952 : 94]).

Les textes transmis présentent parfois plutôt une difficulté de traduction, comme en *Guêpes* 34, où l'expression *phonèn empeprēménēs huós* (« voix de truie brûlante ») a divisé les commentateurs. Certains ont compris à tort « voix de truie en chaleur » ou « de porc échaudé ». L'apport de Taillardat est d'avoir repéré la combinaison de deux MM, FEU = COLÈRE et HOMME EN COLÈRE = SANGLIER. Il met ainsi en lumière la complexité du procédé stylistique et, par là, le raffinement de l'attaque adressée à Cléon, individu à « la voix (perçante) d'une laie brûlante de fureur ».

Taillardat montre enfin que reconnaître une MM peut aussi redonner de la cohérence à un groupe lexical et, éventuellement, le doter d'une étymologie. Ainsi, identifier la MM MENSONGE = SOUFFLE sort le verbe grec *pseudomai* « mentir » de son isolement en le rattachant à la racine indo-européenne \*bhes- « souffler »<sup>18</sup>. Perpillou (1996 : 118-124) fait de même quand il inclut dans la MM INSULTER = COUPER (soit AGRESSER VERBALEMENT = AGRESSER PHYSIQUEMENT) les lexèmes grecs *kertoméō* « injurier »/ *kértomos* « railleur », *loidoréō* « insulte, invectiver »/ *loídoros* « injurieux » et *kēkázō* « injurier »/ *káduros* « porc castré », et lorsqu'il rapproche latin *contemnō* « mépriser » de grec *témnō* « couper »<sup>19</sup>. Il fournit ainsi une étymologie à ces lexèmes isolés en synchronie.

## 2.3. Extension et relativité des MM

### 2.3.1. Extension des MM

Taillardat (1977 : 352-354), désireux de montrer que les MM transcendent les frontières linguistiques, ne limite pas ses exemples au grec ancien, ayant repéré qu'une matrice peut se rencontrer dans de nombreuses langues si le métaphorisant est lié au corps humain et à la perception qu'on en a, et/ ou s'il implique des opérations cognitives communes à l'espèce humaine. Taillardat intègre ainsi à sa présentation les MM RAVIN = GOSIER (cf. français *gorge*, allemand *Schlund*, latin *faucēs*, etc.) et MENSONGES, SORNETTES = SOUFFLE DE VENT (cf. anglais *winds* « propos creux », *windy* « pompeux », allemand *windige Worte* « mots creux », italien *buffa* « souffle » et « balivernes », etc.). Quant aux MM TÊTE = FRUIT ROND et TÊTE = CONTENANT CYLINDRIQUE, que Taillardat emprunte à Schwob et Guieysse, il en complète l'illustration avec les données suivantes :  
– collocations *se mettre quelque chose dans la tête, une tête bien pleine, se creuser la tête*, prises à Greimas (1966 : 48) ;

---

<sup>18</sup> <sup>1</sup>DELG : 1287-1288, 1294-1295 (rédaction de J. Taillardat).

<sup>19</sup> *Contra* Meillet (*DELL* : 680), repris par Chantraine (*DELG* : 1066). On joindra au dossier de Perpillou le cas du latin archaïque *cortumiō* étudié par J. L. GARCÍA RAMÓN (2007).

– latin *testa* « crâne », puis « tête » (substitut de *caput* et étymon de français *tête*), qui a d’abord eu le sens de « tuile » ou « vase en terre cuite »<sup>20</sup> ;

– nom allemand de la « tête », *Kopf*, emprunt au latin *cuppa* « cuve, coupe »<sup>21</sup>.

Pour ma part, je suggère d’évoquer aussi anglais *nut* et *mug*<sup>22</sup> au sens de « tête », ainsi que français *boîte crânienne*, anglo-américain *brainpan*, allemand *Hirnschale* qui, avec les expressions *a head stuffed with dates* ou *to be empty-headed*, font écho aux collocations de Greimas. Tous ces exemples reposent sur le trait secondaire /creux/, « extension latente »<sup>23</sup> du noyau prototypique à la base de la MM TÊTE = CONTENANT CYLINDRIQUE.

Ces réseaux d’exemples confirment, s’il en était encore besoin, que l’élément stable dans les MM réside dans le lien sémantique établi entre deux référents et, par là même, entre deux signifiés, sur la base d’une saillance partagée. À l’intérieur de ce cadre contraignant, le choix des signifiants servant de métaphorisants reste libre, ce qui en explique la diversité et la variabilité car les locuteurs de chaque langue ont la possibilité de puiser dans le stock lexical à leur disposition pour renouveler la matrice *ad libitum*, hors de toute parenté étymologique.

### 2.3.2. Universalité ou relativité des MM ?

Il serait présomptueux, à mon avis, d’affirmer le caractère universel d’une matrice métaphorique : la chose est matériellement impossible à vérifier et les locuteurs imprévisibles.

Si des MM comme TÊTE = FRUIT ROND, TÊTE = CONTENANT CYLINDRIQUE et AGRESSER VERBALEMENT = AGRESSER PHYSIQUEMENT sont très répandues, d’autres ne le sont pas car elles sont nées dans une culture particulière, dans un univers référentiel spécifique. Taillardat (1977 : 350) en donne un bon exemple en grec ancien, où la COLÈRE est assimilée à une PLANTE ÂCRE AU GOÛT. L’expression la plus courante, *drīmù blépein* « lancer un regard aigre (de colère) », comporte des variantes utilisant divers phytonymes méditerranéens comme la moutarde, le cresson ou l’origan<sup>24</sup>. Il est évident que le choix des métaphorisants dépend ici des espèces végétales présentes dans l’environnement des locuteurs grecs.

Un autre cas de figure est fourni par le nom de la pupille de l’œil, pour lequel on se référera d’abord à Sauvageot (1978) (compte rendu d’Erdödi

---

<sup>20</sup> Exemple pris par J. TAILLARDAT (1977 : 350) à E. BENVENISTE (1966 : 295-296), qui met en avant le trait /dureté/, à tort selon moi.

<sup>21</sup> DELL : 158-159, 688-689 ; F. KLUGE (2002 : 528).

<sup>22</sup> Avec la correspondance presque parfaite entre les énoncés argotiques *he got a bang on the mug* et *il s’est pris un coup sur la cafetière*.

<sup>23</sup> B. POTTIER (2012 : 12, 19 [« latence »]).

<sup>24</sup> Voir J. TAILLARDAT (1965 : 216-218) pour le dossier complet.



[1977]). Le savant hongrois s’y interroge sur l’étymologie de trois formes finno-ougriennes : ostiak dialectal *sem-kew*, tchérémissse *šindža-kü* et votiak *šin-köl’i*, qui font de la PUPILLE la PIERRE DE L’ŒIL, dans un composé de détermination [œil + pierre]. Erdödi, après avoir penché pour un russisme en évoquant l’influence de *kameň* à la fois « pierre » et « noyau », est tenté d’y voir un phénomène de type aréal où interviendrait le modèle des langues germaniques septentrionales (suédois *ögon-sten* et norvégien *öie-sten*). Sauvageot (1978 : 381-382), lui, opte pour « une convergence produite uniquement par les opérations mentales par le moyen desquelles l’esprit humain relie certains faits entre eux ou, plus précisément, “motive” certaines acceptions à la faveur de raisonnements divers ». Il complète donc le mince dossier rassemblé par Erdödi avec les composés ou les syntagmes nominaux suivants :

- pour le groupe finno-ougrien, zyriène dialectal *šin-mol’* [œil + perle de verre] ; pour le groupe turco-mongol, turk tchouvache *kuś šərśi* [œil + perle de verre] ;
- pour le groupe ouralo-altaïque, tongous *jāsal n̄aŋtan* [noyau de l’œil] ; pour le groupe polynésien, marquisien *pu’u koku’u mata* [fruit d’arbre de l’œil], à quoi est parfois joint l’adjectif *ke’eke’e* « noir », ce qui évoque le français *prunelle* « fruit du prunier épineux/ pupille » ;
- pour le groupe finno-ougrien, votiak standard *šin-nuni* [œil + jeune enfant], *šin-kaga* [œil + jeune enfant] ou zyriène dialectal *šin-akañ* [œil + poupée] ; pour le groupe turco-mongol, turc osmanli *göz bebeği* [œil + bébé], mongol ordos *k’uxen kara nudu* [jeune fille + noir + œil] ; pour le groupe indo-européen, français *pupille*, espagnol *niña*.

Je propose de compléter la dernière liste avec : latin *pupula*, *pupilla*, diminutifs de *puppa* « petite fille, poupée »<sup>25</sup>, grec ancien *kórē* « (jeune) fille » et « pupille »<sup>26</sup>, ainsi qu’hébreu biblique et moderne *ʾišōn* « pupille, prunelle », diminutif de *ʾiš* « homme »<sup>27</sup>. L’assimilation de la pupille à un petit objet sphérique (perle, petite pierre, noyau d’un fruit, petite baie) ou à une petite figure humaine, Aurélien Sauvageot l’explique par référence à l’existence possible, en sémantique, de « lois “panlinguistiques” », que Zoltán Gombocz, le grand linguiste hongrois de l’entre-deux-guerres, évoqua, écrit-il, dans son enseignement. Les différentes désignations de la pupille s’appuient effectivement sur des expériences cognitives qui peuvent avoir eu lieu en plusieurs points du globe indépendamment les unes des autres.

Au total, on a affaire ici à deux MM concurrentes : PUPILLE = HUMAIN EN RÉDUCTION et PUPILLE = PETIT CORPS SPHÉRIQUE, dont la seconde connaît quatre

---

<sup>25</sup> DELL : 546.

<sup>26</sup> DELG : 567-568.

<sup>27</sup> Je dois cet exemple à Lyliane Sznajder.

variantes, dépendantes du contexte matériel et/ ou des choix opérés par tel ou tel groupe de locuteurs : PUPILLE = PERLE, NOYAU, (PETIT) CAILLOU (DE COULEUR SOMBRE) OU PETIT FRUIT ROND<sup>28</sup>. La désignation universelle attendue se trouve ici démentie par les choix divergents, et a priori non prédictibles, au sein même de cultures apparentées.

La perspective ouverte par Taillardat, qui rejoint celle de Lakoff et Johnson, montre que c'est l'expérience humaine qui régit la création des matrices, conceptuelles ou métaphoriques, et de leurs réseaux. Inutile donc d'explorer en première intention les voies de l'emprunt ou du calque pour expliquer des coïncidences entre les MM attestées dans telle ou telle langue. Par ailleurs, il est bon de prendre en compte l'influence sur l'expérience humaine de facteurs environnementaux et/ ou culturels qui restreignent de fait l'extension de certaines MM. La démarche de Taillardat a néanmoins ceci d'original qu'elle privilégie les faits linguistiques et qu'elle repose sur l'observation aussi bien synchronique que diachronique des langues. Cette optique particulière, on va le voir, se révèle particulièrement fructueuse quand on examine le champ des activités textiles.

### 3. MATRICES MÉTAPHORIQUES ET ACTIVITÉS TEXTILES

À partir de données généralement connues mais jamais encore réunies en un ensemble cohérent, il sera dressé ici l'inventaire des multiples MM relevant de l'artisanat textile. On soulignera en outre leur contiguïté avec d'autres réseaux concurrents ou qui les incluent. Pour cette étude, je suis redevable à Nosch (2014), texte stimulant qui m'a permis d'approfondir mon approche des activités textiles dans le monde grec et mes réflexions sur la source des métaphores dans ce domaine<sup>29</sup>. L'accent sera mis sur les langues classiques, latin et surtout grec ancien<sup>30</sup>, qui constituent pour moi un espace d'investigation privilégié.

Pour la clarté de la présentation, seront abordées les différentes techniques à la source des MM : le fil, sa fabrication et sa mise en pelote, puis le tissage, et enfin les techniques qui partagent avec lui le trait /*entrecroisement*/, qu'il s'agisse de fibres souples (tressage) ou

---

<sup>28</sup> Cela n'épuise pas les désignations de la pupille, que sa brillance, par métonymie, peut aussi définir : ainsi, gr. anc. *glēnē* repose sur la substantivation d'un adjectif \**glh<sub>2</sub>s-no-* « brillant » (DELG : 227, 1283). Cette propriété de la pupille est d'ailleurs à l'origine de la MM PUPILLE = HUMAIN EN RÉDUCTION, l'image de l'observateur se trouvant réfléchi sur la surface brillante de la pupille.

<sup>29</sup> Je tiens aussi à remercier Marie Louise Nosch et toute l'équipe du Center for Textile Research, pour l'accueil chaleureux que j'ai reçu à Copenhague en juin 2012.

<sup>30</sup> Je renvoie également à G. FANFANI, M. HARLOW & M. L. NOSCH (2016), pour de nombreuses contributions dans ces langues, impossibles à mentionner ici en détail.

d'éléments rigides ajustés entre eux (charpentage). Ce sont les saillances référentielles de ces techniques et objets qui fondent les matrices métaphoriques où les métaphorisés concernent des domaines aussi divers que le temps et le destin, la parole et la création littéraire, la ruse et le mensonge.

### **3.1. Filer et enrouler le fil en pelote : fil du temps, de la vie, de la parole, embrouillamini**

#### **3.1.1. Filer**

Le filage intervient après préparation de la matière première, qui est alors soumise à torsion, étirement et épissage, pour être transformée en un fil que caractérise sa continuité<sup>31</sup>. Et c'est sur la base de cette saillance référentielle que le fil, élément concret, peut métaphoriser la notion abstraite de temps<sup>32</sup>. Le fil sert donc à créer diverses MM : fil du temps, de la vie, de la parole ou fil emmêlé de la ruse.

##### 3.1.1.1. MM TEMPS = FIL ; (DURÉE DE LA) VIE OU DESTINÉE = FIL

Le français – davantage que l'anglais – atteste abondamment cette première MM, caractérisée par le trait prototypique /*continuité*/, avec des expressions comme *au fil du temps*, *au fil des jours*<sup>33</sup>, *le fil des événements*, *le fil conducteur* (d'actions) = *the unifying thread* (of actions) ou *le(s) fil(s) de la vie, de la destinée* = *the thread(s) of life, of fate*.

En français, associer le fil au destin est un motif lié à la figure des Moires (grec *Moîrai*)<sup>34</sup>, via les Parques romaines<sup>35</sup>. Si les Moires président à la destinée humaine, que Klôthô file, Lachésis mesure en déterminant sa durée et Atropos, inflexible, coupe, ces fileuses (*Klôth<sup>h</sup>es*) ne détiennent pas de monopole en cette affaire. Ainsi, selon Pausanias (8.21.3), le poète Olen qualifiait Ilithyie, la déesse de l'accouchement, de « bonne fileuse », *eúlinos* (mot-à-mot « au bon fil »). Mais les exemples où Moires et Parques sont associées au lexique du filage abondent, tant dans la

---

<sup>31</sup> E. BARBER (1991 : 39-78).

<sup>32</sup> Pour l'expression concrète de notions abstraites, voir E. SWEETSER (1990 : 19-20 à propos des états mentaux et des actes de langage) et D. L. CAIRNS (2012 pour les sentiments). Le temps se représente aussi par une droite, que matérialise commodément un fil tendu.

<sup>33</sup> En français au moins, l'écoulement du temps est par ailleurs assimilé à celui de l'eau en mouvement, si bien que s'est développée une autre MM, celle du COURANT vu comme un FIL (ainsi, *au fil de l'eau, du courant*), métaphore qui permet de comprendre l'emploi intransitif du verbe *filer* appliqué notamment au temps.

<sup>34</sup> V. PIRENNE-DELFORGE & G. PIRONTI (2011).

<sup>35</sup> V. DASEN (2011).

tradition manuscrite que dans les épigrammes funéraires<sup>36</sup>. On citera notamment :

- pour le grec, les verbes *nēt̄hō* ou *klōt̄hō* « filer » et leurs composés ; substantifs *línōn*, *mítos*, *nēma* « fil » ; les collocations poétiques comme *klōt̄hō télos bíou* « filer la fin de la vie » (Q.S., 11.141), *pikrà... peprōména klōt̄hō* « filer une destinée amère » (Nonn., D. 2.678) ;
- pour le latin, les syntagmes *natalis stamina* « les fils du jour de la naissance » (Ov. Tr. 1.63), *subtegmina ducere* « tirer sur les fils de trame » (Cat. 64.427), *sorum fila... atra* « les fils sombres des (trois) sœurs » (Hor., Od. 2.3.16), *stamina fatalia* « fils (de chaîne) du destin » (Tib., Ov., etc.), *rumpere fila* « rompre les fils du destin » (CE 443.5, 1114.4, etc.)<sup>37</sup> ;
- pour le vieil-islandais, les composés *ørlogþáttir* et *ørlogsíma* « fil de la destinée », même si le filage des Nornes n'est pas directement attesté<sup>38</sup>.

Tous ces exemples témoignent de l'aspect probablement hérité de la MM DESTIN = FIL<sup>39</sup>, sans qu'on puisse la lier avec certitude à un trio de divinités qui le serait aussi.

#### 3.1.1.2. MM PAROLE = FIL

Le fil peut aussi métaphoriser la parole, dont la profération s'inscrit dans le temps et se fonde sur la linéarité du signifiant, telle que la définit Saussure (1967 : 238, n. 28). En effet, dans le flux de la parole, les segments phoniques, les signifiants, se présentent successivement, sans recouvrement ni retour en arrière. L'exception des mots-valises, créations lexicales monstrueuses bien décrites par Grésillon (1984), confirme cette observation. Ainsi, dans *motel* [moutɛl], imbrication de *motor* et *hotel*, on identifie d'abord [mout], début de *motor*, puis la séquence [outɛl], fin de [houtɛl], en prenant à rebours la chaîne parlée. La MM FIL = PAROLE (ou PENSÉE) se rencontre en anglais et en français avec *suivre*, *perdre*, *interrompre le fil d'un discours, de ses pensées* = *follow*, *lose* or *interrupt the thread of a speech, of one's thoughts*.

#### 3.1.1.3. MM RUSE, MENSONGE = FIL

---

<sup>36</sup> Voir notamment G. GIANNAKIS (1988 : 15-22).

<sup>37</sup> On ne peut guère invoquer ici, *contra* G. GIANNAKIS (1989), les motifs indo-iraniens du lasso et du filet – sur quoi voir M. ANDRÉS-TOLEDO (2009) –, qui relèvent bien plutôt de la MM MORT VIOLENTE = CHASSE, dont l'homme est le gibier.

<sup>38</sup> K. BEK-PEDERSEN (2011 : 123-132). Sur l'effroyable tissage des Valkyries, voir *infra* 3.2.1.

<sup>39</sup> M. DURANTE (1960 : 238, n. 28).

Filer est une opération techniquement plus complexe qu'il n'y paraît et le fil, une fois confectionné, se laisse difficilement défaire<sup>40</sup>, ce qui peut susciter les soupçons du profane. C'est ce qui fonde la MM RUSE, MENSONGE = FIL, qu'illustre notamment l'anglais, avec le sens figuré de *spin* ou de *yarn* dans les collocations *spin a tale* « inventer une histoire », *spin a yarn* ou simplement *yarn* « raconter des salades ». D'autre part, pour rendre un fil plus résistant, on tord souvent plusieurs brins ensemble. Le fil obtenu est dit en français *retors*, c'est-à-dire « tordu une deuxième fois », mais aussi « rusé ». De même, l'anglais connaît *twist the truth* « dénaturer la vérité », *It is a twist !* « C'est de la triche ! », *a twister* « un escroc »...

Le(s) fil(s) peu(ven)t aussi facilement s'emmêler, brouillant au figuré la communication. Participent de la MM RUSE = FIL les collocations, tant françaises qu'anglaises, *embrouiller quelqu'un*, *s'embrouiller dans ses explications* = *to get into a tangle when trying to explain*, ainsi que l'hapax latin *migdilix* (Plaut., *Poen.* 1033), que Bruno Rochette (2000) a parfaitement élucidé. Ce composé gréco-latin, qui apparaît dans un échange entre Milphion et Hannon, punique bilingue donc présumé *retors*, est formé d'un adverbe grec (*mígdā* ou *mígdēn* « pêle-mêle ») auquel est joint le radical de latin *līc-ium* « (fil) de lisse ». *Migdilix*, proprement « au fil emmêlé », permet en contexte de taxer Hannon de « faiseur d'embrouilles ».

### 3.1.2. Enrouler ou dérouler le fil en pelote

À mesure de sa fabrication, le fil est stocké sur le fuseau pour être ensuite plié en écheveaux ou enroulé sur lui-même en pelote. Le noyau prototypique */enroulement-déroulement/* lié à ces actions symétriques est la source de deux MM, liées à la vie et au flux de la parole ou de la pensée.

#### 3.1.2.1. MM DÉROULEMENT DU TEMPS, DE LA VIE = DÉROULEMENT/ ENROULEMENT D'UNE PELOTE

Le verbe *tolupeúō* et son composé *ektolupeúō* dérivent de *tolúpē*<sup>41</sup> « laine (fixée sur la quenouille et travaillée en bandes prêtes au filage) » ou « pelote de fil (préparée pour le tissage) ». À la différence du substantif, largement polysémique, les verbes sont surtout employés au sens métaphorique, cela, jusqu'à l'époque byzantine. Le simple, « enrouler en pelote » au propre, signifie principalement « (faire) endurer » des événements douloureux (*álgea* « maux », *polémous* « guerres », *pént<sup>h</sup>os*

<sup>40</sup> K. BEK-PERDERSEN (2009 : 32 n. 14).

<sup>41</sup> Détails chez N. MAURICE (1991) et N. GUILLEUX (2009), où sont examinés les emplois de *tolúpē* et de ses dérivés, dont le sens repose sur deux visuels concurrents, */fil/* et */masse sphérique/*, selon l'étape technique prise en compte.

« chagrin »), voire, avec *dómon* « finir de construire (une maison) » : c'est que l'enroulement métaphorique débouche, au fil du temps, sur une accumulation créant une masse, un objet compact. En revanche, *ektolupeúō* « dérouler (une pelote) » prend le sens figuré de « dévider le fil, accomplir jusqu'au bout », par exemple un *k<sup>h</sup>alepòn pónon*, un « dur labeur » (Hés. *Boucl.*, 44).

Une famille lexicale voisine, dont seuls trois *membra disjecta* nous sont transmis par Hésychius, illustre la même MM. En effet, si *ordikón* : *tòn k<sup>h</sup>itōniskon* « *ordikón* : petite tunique » (faite d'un fil particulier ou selon une technique spécifique ?) et *órdēma* : *hē tolúpē tōn eríōn* « *órdēma* : la pelote de laine » relèvent du lexique textile<sup>42</sup>, en revanche, l'aoriste *ōrduleusámēn* glossé *emók<sup>h</sup>t<sup>h</sup>ēsa* « j'ai grandement souffert » est, d'un point de vue sémantique, parallèle à *álgea tolupeúō* « endurer une accumulation de malheurs ».

### 3.1.2.2. MM DÉROULEMENT D'UN RÉCIT, DE SOUVENIRS = DÉROULEMENT D'UN FIL

On rencontre cette MM en anglais avec *reel off verses, a list* « débiter des vers, une liste » et surtout en français, où le verbe *dérouler* et *se dérouler* s'emploient figurément à propos autant d'un récit, de l'action d'une œuvre littéraire que d'une enquête, de souvenirs ou d'une suite d'événements<sup>43</sup>. *Se dérouler* et son dérivé *déroulement* s'emploient couramment, mais l'usage de *dérouler un fil* dans son esprit, oralement ou par écrit, appartient à un registre plus soutenu, tandis que l'usage figuré des verbes *dévider* et *débobiner* relève d'un français un peu vieilli. Sans surprise, on trouve maintes attestations de cette MM dans la langue littéraire<sup>44</sup>.

## 3.2. Le tissage

Cette étape transforme les fils encore plus radicalement que le filage ne le fait de la matière première. En effet, le tissage ajoute à l'objet manufacturé une complexité accrue, due à l'entrecroisement des fils et au jeu de nombreuses variables techniques (torsion des fils, changement de

---

<sup>42</sup> Ces lexèmes sont, à mon avis, apparentés à latin *ōrdior, ōrdō* et *ōrnō* (*contra* A. MEILLET, *DELL*, 467). En effet, la phase préparatoire au tissage proprement dit consiste à mettre en ordre les fils et, éventuellement, à tisser aux tablettes une bordure de démarrage, tâches qui détermineront les caractéristiques techniques et ornementales de la future pièce de tissu. Cela ressort très clairement des expériences grandeur nature menées dans le cadre du Centre for Textile Research de l'université de Copenhague et, indépendamment, par Ellen Harlizius-Klück. Sur quoi voir E. HARLIZIUS-KLÜCK & G. FANFANI (2016).

<sup>43</sup> Pour des exemples, voir *TLFi* s.v.

<sup>44</sup> Voir notamment I. FRAIN (2013 : 33-34, 55, 61, 104), qui, dans son enquête sur les origines de sa famille, sollicite les souvenirs de témoins.

couleurs, etc.). On ne s'étonnera donc pas de ce que les MM relevant de cette technique recoupent celles impliquant le fil.

### 3.2.1. MM DESTIN = TISSAGE

Si la MM DESTIN = FIL est facile à concevoir, et donc répandue, l'entrecroisement des fils permet lui aussi, mais plus rarement, de métaphoriser le destin. Le motif s'en rencontre dans les sagas en vieil-islandais, où la chaîne correspond aux caractéristiques données à la naissance, tandis que la trame représente la part construite par le sujet<sup>45</sup>. Le meilleur exemple, fourni par BEK-PERDERSEN (2011 : 132-158), apparaît dans le *Darraðarljóð*, où les Valkyries tissent une bannière sanglante avec les viscères des morts, épisode pour lequel on dispose de parallèles vieil-anglais et vieil-irlandais. Cette MM reste rare ailleurs, quoiqu'on puisse aussi l'illustrer par l'épithète latine (CE 443.4) : *sanguinea palla quae texit prodiga Clotho*, « le manteau sanglant que tissa la prodigieuse Clôthô »<sup>46</sup>.

### 3.2.2. MM VIE SOCIALE = TISSAGE

Dans les mondes grec et romain, le champ des relations sociales est structuré, selon Scheid & Svenbro (1994 : 17-47 « *Péplos* », 51-89 « *Khlaîna* »), par les rituels du tissage politique et du manteau nuptial. Malgré la disparition de ces cadres institutionnels antiques, les langues modernes en conservent des traces dans leur lexique, avec notamment anglais *vest* (substantif) « tricot de corps, chemise » et (verbe) « investir » – mots venant tous deux du latin, tout comme français *investiture* – et *tisser des liens (affectifs...)* = anglais *weave (emotional...)* *ties*.

### 3.2.3. MM PAROLE PROPOS = TISSAGE ; MENSONGE, SOTTISES = TISSU ; POESIE = TISSAGE

Que la parole s'envisage comme tissage tient moins, selon moi, à ce que cette activité s'accompagnait de chants dans l'Antiquité qu'au fait que la parole s'organise sur deux axes : celui, horizontal, de la syntaxe et celui, vertical, des choix paradigmatiques. La MM PAROLE = TISSAGE, rare en grec ancien parce que concurrencée par celle du tressage, mais courante en sanscrit védique<sup>47</sup>, est attestée dès l'*Iliade* (3.212) avec l'expression *mút<sup>h</sup>ous kai médea húp<sup>h</sup>ainon* « ils tramaient mots et idées ». Chez Phérécrate (*fr.* 146.7), *katà míton tà prágmát' eklogízest<sup>h</sup>ai* « exposer des faits en détail », c'est le faire « fil à fil ». Le latin connaît également dans le groupe de *texō* « tisser » de nombreux emplois figurés : ainsi, *dicendi textum* « tissu du style » (Quint. 9.4.17), *textus sermonis* « teneur d'un discours » (Aug. *Conf.* 7.21.27) ; *orationem contexere* « préparer la trame

---

<sup>45</sup> K. BEK-PERDERSEN (2009 : 34-36).

<sup>46</sup> Citée par G. GIANNAKIS (1988 : 16).

<sup>47</sup> R. SCHMITT (1967 : 298-300).

d'un discours, composer un discours » (Quint. 10.6.2)<sup>48</sup>, *libri, narrationis contextio* « composition d'un livre, contenu d'un récit » (Aug. *Civ.* 7.2, Macr. *Somn.* 1.2.11), *contextor* « rédacteur d'un code » (*Cod. Th.* 1.1.6.2) ; *aliquem detexere* « décrire quelqu'un » (*ad Her.* 2.27.42) ; *dicta, orationem, scripta retexere* « revenir sur ce qu'on a dit, écrit » (Cic. *Fin.* 5, 84 ; *Phil.* 2.32 ; Hor. *S.* 2.3.2) mais aussi *fabulam retexere* « raconter de nouveau une histoire » (Apul. *M.* 9.17) ; *cupiditatem triumpho praetexere* « alléguer comme excuse le désir du triomphe » (Cic. *Pis.* 56), *praetexere* + prop. inf. « prétexter que » (Vell. 2.62.3) ; *aliquid subtexere* « ajouter quelque chose (à une histoire) » (Nep. *Att.* 18.2), *subtuxere* + prop. inf. « ajouter que » (Liv. 37.48.6, etc.). Des paroles peuvent également être envisagées comme le résultat d'un tissage en français et en anglais<sup>49</sup>, sur un mode positif : *tissu de l'histoire* = *fabric of history*, ou négatif : *tissu de mensonges* = *web, tissue of lies, tissu d'obscénités, d'inepties, de contradictions*.

Quant à la diction poétique traditionnelle, qui est formulaire, elle s'organise entre l'axe horizontal de la narration et celui, vertical, des choix opérés dans le trésor des formules, car l'art des poètes consiste à maîtriser la combinaison de ces deux contraintes. La MM POÉSIE = TISSAGE est caractéristique de la lyrique chorale grecque – qu'illustre par exemple la formule *húmnous huphaínō* « tisser des hymnes » –, ainsi que de la poésie vieil-anglaise – cf. *wordcraeft wæf* « j'ai tissé un art poétique » – et des hymnes védiques<sup>50</sup>.

#### 3.2.4. MM RUSE = TISSAGE

L'argumentation, qui tisse un réseau autour de celui qu'il faut convaincre, et le mensonge, éventuelle ruse en paroles, sont proches de la ruse en action, que métaphorisent et la préparation du métier avant le tissage proprement dit et l'élaboration d'une bande de démarrage<sup>51</sup>. Opérations longues et minutieuses, elles conditionnent l'aspect final du tissu, ce que le non-spécialiste ne peut prévoir. La chaîne installée, reste à passer le fil de trame, second moment de la ruse. Ainsi, on *trame un complot*, on élabore un *tissu d'intrigues, a web of intrigue*, tout comme les héros homériques *dólous kai mêtin húp<sup>h</sup>ainon* « tissaient des ruses et des

---

<sup>48</sup> Sur quoi voir J. SCHEID & J. SVENBRO (1994 : 107-123).

<sup>49</sup> On notera que, dans le groupe lexical de français *texte* et anglais *text*, le sens métaphorique l'a emporté sur le sens premier de l'étymon *textus*, ce qui n'a pas empêché le maintien par ailleurs de la MM.

<sup>50</sup> Pour des exemples, voir R. SCHMITT (1967 : 300) et J. MCINTOSH SNYDER (1981).

<sup>51</sup> Voir E. BARBER (1991 : 118-119, 134-137) et E. HARLIZIUS-KLÜCK & G. FANFANI (2016 : 70-77) sur la complexité et le rôle des « bandes de démarrage » (*starting borders*), qui constituent le point de départ ainsi que la matrice de la future pièce de tissu.



artifices » (*Od.* 9.422)<sup>52</sup>. Quant à Pénélope, sa ruse consiste à défaire son tissage de la journée, ce qui explique la formule unique et apparemment contradictoire *dólous (...) tolupeúō* « je fais une pelote de mes ruses » (*Od.* 19.137).

Quant au groupe d'*ōrdior*, il présente rarement le sens technique. On citera toutefois le cas d'une araignée-loup, qui *orditur telas* « prépare des toiles » comme autant de pièges (*Plin.* 11.28.80)<sup>53</sup>, un exemple appuyant la nécessaire cohérence d'une argumentation : *non possum togam praetextam sperare, cum exordium pullum uideam* « je ne peux pas m'attendre à une toge à bordure pourpre alors que je vois une bande de démarrage noire » (*Quint.* 5.10.71), et la remarque concernant les cocons du bombyx, dont une femme de Cos sut la première *redordiri fila rursusque texere* « démonter les fils entrecroisés et les tisser de nouveau » (*Plin.* 11.22.76)<sup>54</sup>. Tout comme la ruse de l'araignée est évidente, la comédie fournit deux cas liant tissage et ruse. Ainsi, dans le contexte du piège tendu par Chrysale : *Exorsa haec tela non male omnino mihi sunt* « Voilà une intrigue que j'ai vraiment bien ourdie ! » (*Pl. Bacch.* 350). De même, Pseudolus, dans un monologue concernant son plan d'action, dit son embarras : *neque exordiri primum unde occipias habes/ neque ad detexundam telam certos terminos* « Tu ne vois pas par où commencer à ourdir la chaîne ni jusqu'où précisément arrêter de tisser » (*Pl. Ps.* 399-400). Le groupe d'*ōrdior*, bien qu'on trouve le simple surtout au sens de « commencer » à parler, à prononcer un discours, est donc fort probablement à l'origine de la MM RUSE = TISSAGE, qui s'est développée en français avec la polysémie du verbe *ourdir*.

### **3.3. Autres techniques apparentées : tressage, charpentage métaphorisant le temps, la poésie, la ruse**

L'équivalence entre le tissage et le tressage ou le charpentage repose sur l'entrecroisement d'éléments, de fibres souples pour le tressage ou de pièces rigides façonnées, puis ajustées entre elles pour le charpentage. Au-delà de ces techniques spécifiques, il apparaît que certaines langues anciennes exploitent une plus grande variété de techniques pour fonder de nouvelles MM. Elles vont même jusqu'à utiliser comme métaphorisants les hyperonymes de ce domaine, *technique* ou *fabrication*.

#### **3.3.1. MM impliquant le tressage**

---

<sup>52</sup> Sur la notion de *mêtis*, voir M. DETIENNE & J.-P. VERNANT (1974).

<sup>53</sup> Suivant Aristote, Pline (§ 80-85) décrit l'extrême habileté de cette araignée, lieu commun qu'il développe en exploitant le lexique du tissage : *filum, stamina, texere, subtemina, trama, licia*... Au propre, l'araignée maîtrise parfaitement l'*ars* du tissage. Voir aussi *Arnob.* 6.16 : *ab araneis ordiri retia* « les araignées préparent des rets ».

<sup>54</sup> De même, *Pl.* 6.17.54.

En grec ancien, le tressage, par ses affinités avec le tissage, est à l'origine, de plusieurs MM analogues à celles qui impliquent le fil. TRESSER sa VIE – *tòn bíon diaplékō/ tèn zoèn kataplékō/ k<sup>h</sup>rónon tou zèn plékō*<sup>55</sup> – est chose banale, et la MM RELATION SEXUELLE = TRESSAGE s'exprime avec le verbe *sumplékō* et son dérivé *symploké*, qui dénotent l'enlacement<sup>56</sup>. On ne sera pas surpris non plus que la PAROLE, la POÉSIE, l'ARGUMENTATION ou la RUSE comme TRESSAGE constituent des MM très fréquentes : *plékō* et ses composés se trouvent ainsi associés à *rhêsin*, *rhêmata* et *lógous* « parole(s) », à *húmnous* « hymnes » et *thrênon* « thrène », à *dólous* et *mek<sup>h</sup>anás* « ruses ». Parmi les dérivés nominaux de ces verbes, *ploké* désigne l'intrigue d'un drame ou une ruse, *periploké lógōn* les embarras du style et *symploké* les combinaisons variées d'éléments de la langue ou du discours (agencement des lettres dans le mot, des mots dans la phrase ou la combinaison de divers styles). Ajoutons enfin les termes poétiques *doloplókos* « qui tresse des ruses » (Sapph. 1.2, Tryph. 264) et son dérivé *doloplokía* « tressage de ruses » (Thgn. 2.26, Hp Ep. 17). On y joindra l'énigmatique *epiklópos mút<sup>h</sup>ōn* (Il. 22.281), que Le Feuvre (2015 : 307-338) voit, avec d'excellents arguments, comme la réinterprétation fautive d'un plus ancien *\*epiplókos mút<sup>h</sup>ōn* « tresseur de mensonges ». Sur une base lexicale autre, le latin connaît aussi, de la comédie à Tite-Live, la métaphore de la conversation comme tressage, avec *colloquia serere* et la figure étymologique *sermonem serere*.

### 3.3.2. MM liées au charpentage et à l'ajustage

Tout comme le tressage, le charpentage est apte à relayer le tissage dans la création de MM. Au sein du domaine indo-européen, le grec ancien atteste la MM héritée POÉSIE = CHARPENTAGE, ainsi que le sanscrit védique et l'avestique. Cette correspondance formulaire, reconnue depuis longtemps<sup>57</sup>, est fondée sur l'identité des lexèmes grecs et indo-iraniens. On la reconstruit sous la forme *\*wek<sup>w</sup>esh<sub>2</sub> tekt-* « charpenter des paroles, des poèmes », à partir de grec *épea tektáinomai* « charpenter des paroles », de sanscrit *vácāṃsi tákṣam* « je vais charpenter des paroles » et, à se placer dans une perspective diachronique, de latin *sermones texō*, « \*charpenter, tisser des propos » (avec renouvellement de l'objet du verbe). Le latin occupe une place particulière dans cet ensemble car, pour le tissage, il ignore la racine *\*web<sup>h</sup>-* héritée. « Tisser » se dit *texō*, qui est formellement apparenté à *\*tekt-* « charpenter ». Une explication simple semble s'imposer : le latin a pu adopter *texō* en remplacement du verbe hérité, parce que la saillance référentielle /*entrecroisement*/ est centrale tant dans le charpentage que le tissage. Mon hypothèse s'appuie sur

<sup>55</sup> Exemples et références chez J. TAILLARDAT (1965 : 46-47).

<sup>56</sup> J. SCHEID & J. SVENBRO (1994 : 30, 86, 89 n. 81).

<sup>57</sup> J. DARMESTETER (1878) cité par R. SCHMITT (1967 : 14, 296).

l'étude de Darmesteter (1878), qui observe la survie de plusieurs exemples où *texō* et ses dérivés conservent le sens étymologique de \**tekt-*. À l'hapax épique *textrīnum* « chantier naval » (Enn. *Ann.* 468) on joindra, avec Darmesteter, trois emplois de *texō* appliqués à la construction de navires (Virg. *En.* 11.326, Cat. 64.10) et d'une basilique (Cic. *Att.* 4.16.14). D'ailleurs, Lewis et Short (1879 : *texō*, *textilis*, *textrīnum*, *textura* s.v.) présentent le sémantisme du groupe de *texō* comme un *continuum*, de « tisser » (au propre et au figuré) à « tresser » ou « entrelacer », puis à « charpenter » et « construire » (par ajustage de morceaux de bois ou de pierres), allant des emplois les plus courants aux plus rares, restreints à la poésie. À envisager les faits en diachronie, il faut à l'évidence renverser la perspective et partir de « charpenter », le sens étymologique. On évite ainsi d'invoquer à l'origine de *texō* un sens vague comme « travailler avec art », procédé détestable que Meillet (*DELL* : 690) a raison de refuser.

Sans surprise, le grec connaît aussi les MM MENSONGES, RUSES, INTRIGUES = CHARPENTAGE, notamment dans la comédie<sup>58</sup>, mais la poésie homérique a déjà renouvelé la formule héritée ainsi que la MM en y remplaçant le CHARPENTAGE par l'AJUSTAGE. Le Feuvre (2015 : 307-308, 326) mentionne ainsi le composé *artiépès* « bonimenteur » (= « ajusteur de paroles ») et les syntagmes *pseúdea artúnō* « préparer des mensonges », *dólon artúō* « machiner une ruse ».

La couture, mode d'assemblage au moyen d'un fil, se rapproche de l'ajustage. Cette technique est à l'origine de plusieurs MM en grec ancien. RÉCITER = COUDRE s'applique moins aux aèdes (*aōidoí*), proprement chanteurs-improvisateurs, qu'aux récitants-improvisateurs spécialisés, nommés *rhapsōidoí* c'est-à-dire « couseurs de chants », le composé associant le verbe *rháptō* au chant – hom. *aoidé*, class. *ōidē* –, réalité immatérielle de la culture orale. On rappellera en outre que *rháptō* « assembler en cousant » se dit aussi de mauvais desseins et de ruses (*kaká*, *t<sup>h</sup>anatón*, *phónon*, *móron*, *epiboulàs* [Hom., Trag., Hdt, Alex. Gramm.]). La MM TRAMER UNE RUSE = COUDRE, née dans un contexte culturel grec, a essaimé en latin, qui en connaît au moins un emploi, peut-être calqué sur celui du grec, *consuti doli* « tissu de fourberies » (Pl. *Amp.* 367). En français, la collocation *cousu de fil blanc*, qui s'applique à une ruse maladroite, en constitue une autre illustration isolée.

### 3.3.3. Au-delà du charpentage

DURANTE (1960 : 236), TAILLARDAT (1965 : 445) et LAKOFF & JOHNSON (2003 : 46) ont observé de manière convergente que les langues indo-européennes, anciennes ou modernes, ont élargi le réseau métaphorique à d'autres techniques, forge et construction notamment, tant pour la

---

<sup>58</sup> Exemples chez J. TAILLARDAT (1965 : 232-233).

poésie et l'organisation de la parole et de la pensée que pour la ruse. La poésie étant, pour DURANTE (1960 : 234), « un fare artistico, cioè un'attività che presuppone un sapere tecnico », le recours aux hyperonymes de l'activité technique ne surprend pas non plus : quel que soit le lexème utilisé, la POÉSIE est une FABRICATION, sans référence à une technique particulière, comme en grec où sont utilisés au sens littéraire le verbe *poiô* « faire, créer » et les substantifs *poiēma* et *poiēsis*. De même, la ruse, perçue comme la maîtrise de moyens techniques ignorés du profane, est à l'origine de la MM RUSE = TECHNIQUE. On peut citer, entre nombreux exemples, grec *ték<sup>h</sup>nē* et latin *ars*, qui associent la compétence technique à l'artifice parfois dolosif, ainsi que grec *mēk<sup>h</sup>anē*, singulier « machine »/ pluriel « ruses », qu'a emprunté le latin (*machina*, *machinari*, *machinatio*, etc.) avant de le transmettre aux langues romanes, puis à l'anglais.

## 4. Conclusion

Dans le champ des activités textiles, on constate la variété des MM, liées aux étapes fondamentales du filage et du tissage. Ces MM concourent à l'expression de maints sujets abstraits : passage du temps et durée de la vie, flux de la parole et création artistique, ainsi que ruse et mensonge – où se trouve exprimé le point de vue des non-initiés face à la sophistication des techniques mises en œuvre. Ce réseau de MM englobe également d'autres techniques, tressage et charpentage, qui partagent avec l'artisanat textile la saillance /*entrecroisement*/, le charpentage pouvant à l'occasion actualiser aussi une latence /*ajustage*/. C'est cette contiguïté des saillances référentielles qui explique pourquoi le groupe lexical de latin *texō* « tisser », en l'absence d'un représentant latin de la racine \**web<sup>h</sup>-*, s'est détaché sémantiquement de la racine \**tekt-* « charpenter ». Mettre en évidence le réseau de ces MM permet de rendre au groupe de *texō* son étymologie. De proche en proche, le réseau des MM liées aux activités textiles a même pu se détacher de toute spécialisation, jusqu'à renvoyer dans certains cas à un simple faire concret. Enfin, alors que le développement et le renouvellement des MM se saisit généralement en synchronie, il apparaît que certaines MM font partie d'un patrimoine commun à un groupe de langues apparentées : c'est le cas des langues indo-européennes anciennes, où la création poétique est définie comme un « charpentage de paroles ».

Ce tour d'horizon n'épuise pas, loin s'en faut, la question des matrices métaphoriques élaborées par Taillardat (1977) en regard des « conceptual metaphors » de Lakoff & Johnson (1980). On remarquera notamment que si ces derniers insistent sur la liaison de concepts produits par le fonctionnement de l'esprit humain, l'outil forgé par Taillardat est très profondément ancré dans les langues. Il est fondé en effet sur le rapport stable entre deux référents, que les locuteurs d'une langue donnée s'accordent à associer sur la base de traits saillants, référentiels et prototypiques et qui s'incarnent dans les langues en une paire

d'hyperlexies. L'examen des MM révèle aussi leur caractère proliférant et leur plasticité – ce dont le modèle proposé par Pottier (2012) permet de rendre compte, mieux que l'analyse sémique de Taillardat (1977), inévitablement datée. À la source de nombreux néologismes et d'une abondante polysémie dans les langues les plus diverses, les MM jouent un rôle essentiel dans le renouvellement de pans entiers de leur lexique, au cœur même de « la chair chaude des mots »<sup>59</sup>.

À qui veut, répondant à l'invitation de George Lakoff et Mark L. Johnson à explorer plus avant « conceptual metaphors » et « conceptual metaphorical mappings », et poursuivant le rêve de Jean Taillardat que soit un jour élaboré un dictionnaire des MM, il reste donc peut-être à continuer, tâche immense, cette recherche empirique.

## RÉFÉRENCES

ANDRÉS-TOLEDO, Miguel Ángel, 2009, « The Indo-Iranian noose of death », in : E. Pirart, X. Tremblay (eds), *Zarathushtra entre l'Inde et l'Iran*, Wiesbaden, Reichert, 1-16.

ARISTOPHANE, 1952, *Comédies*, tome I, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Belles Lettres.

BARBER, Elisabeth, 1991, *Prehistoric Textiles*, Princeton, Princeton University Press.

BEK-PEDERSEN, Karen, 2009, « Fate and Weaving : Justification of a Metaphor », *Viking and Medieval Scandinavia*, 5, 23-29.

BEK-PEDERSEN, Karen, 2011, *The Norns in Old Norse Mythology*, Edinburgh, Dunedin.

BENVENISTE, Émile, 1966, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », in : *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, 289-307.

BENVENISTE, Émile, 1974, « Fondements syntaxiques de la composition nominale », in : *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2, Paris, Gallimard, 145-162.

BRETIN-CHABROL, Marine, 2007, *La naissance et l'origine : Métaphores végétales de la filiation de Caton à Gaius*, Thèse de doctorat, Ph. Moreau (directeur), Université Paris XII, version dactylographiée.

---

<sup>59</sup> Selon la belle formule de Raymond Queneau dans *Le chien à la mandoline* (Paris, Temps mêlés, 1958).

BRETIN-CHABROL, Marine, 2012, *L'arbre et la lignée : Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*, Grenoble, Jérôme Millon.

CAIRNS, Douglas L., 2012, « Vêtu d'impudeur et enveloppé de chagrin », in : F. Gherchanoc, V. Huet (eds.), *Les vêtements antiques*, Paris, éd. Errance, 149-162.

CHRISTOL, Alain, 2015, « Le *largonji* des *loucherbem* », *Lalies*, 35, 145-163.

DARMESTER, James, 1878, « *Iranica* VI : Une métaphore grammaticale de la langue indo-européenne », *MSL*, 3, 319-321.

DASEN, Véronique, 2011, « Le pouvoir des femmes : des Parques aux *Matres* », in : M. Hennard Dutheil de la Rochère, V. Dasen (eds), *Des Fata aux fées (= Étud. Lettres, 289)*, Lausanne, Université de Lausanne, 115-146.

DELG = CHANTRAINE, Pierre, 2009<sup>3</sup> (1968-1980<sup>1</sup>), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots (avec Supplément)*, Paris, Klincksieck.

DELL = ERNOUT, Antoine & MEILLET, Antoine, 1959<sup>4</sup> (1932<sup>1</sup>), *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

DETIENNE, Marcel & VERNANT, Jean-Pierre, 1974, *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.

DURANTE, Marcello, 1960, « Ricerche sulla preistoria della lingua poetica greca : la terminologia relativa alla creazione poetica », *Atti Acad. Lincei (Classe di Scienze Morali, storiche e filologiche)*, 15, 231-249.

ERDÖDI, József, 1977, « Ostj., wotj., tscher. "Augenstein" = "Augenstern" », *Finnisch-ugrische Forschungen*, 42, 195-196.

FANFANI, Giovanni, HARLOW, Mary & NOSCH, Marie Louise (eds), 2016, *Spinning Fates and the Song of the Loom: The Use of Textiles, Clothing and Cloth Production as Metaphor, Symbol and Narrative Device in Greek and Latin Literature*, London, Oxbow Books.

FRAIN, Irène, 2013, *Sorti de rien : Récit*, Paris, Seuil.

GARCÍA RAMÓN, J. L., 2007, « Altlein *cortumiō* 'Geländeausschnitt', idg. \**k<sub>1</sub>-tomh<sub>1</sub>-ó* \*(Schnitt) schneidend', *contemnō* 'schmähe' und griechisch κέρτομος 'schmähend', κερτομέω 'schmähe' », *Aevum Antiquum*, N.S. 7, 285-298.

GIANNAKIS, George, 1988-1989, « The "fate-as-spinner" motif : a study of the poetic and metaphorical language of Ancient Greek and Indo-European », *IF*, 103, 1-27 & 104, 95-109.

GREIMAS, Algirdas-Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, 1966.

GRÉSILLON, Almuth, 1984, « Le mot-valise : un "monstre de langue" ? » in : S. Auroux *et alii* (eds), *La linguistique fantastique*, Paris, J. Clims - Denoël, p. 246-259.

GUILLEUX, Nicole, 2009 « Vieux pots et bonne soupe : l'emploi de *tolúpē* en LXX 4 Règnes 4.39 », in : D. Petit, N. Guilleux (eds), *A-TI-DO-RO* (= *Ktēma* 34, 1-127), 73-87.

GUILLEUX, Nicole, 2016, « Of Metaphorical Matrices and their Networks : generally speaking and in the field of textiles activities », in : FANFANI, Giovanni, HARLOW, Mary & NOSCH, Marie Louise, 2016, 1-16.

GUIRAUD, Pierre, 1967, *Les structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse.

HALBERT D'ANGERS, Arthur, 1849, *Le nouveau dictionnaire complet du jargon de l'argot ou Le langage des voleurs dévoilé*, Saumur, Banquises & comètes.

HARLIZIUS-KLÜCK, Ellen & FANFANI, Giovanni, 2016, « (B)orders un Ancient Weaving and Archaic Greek Poetry, in : G. Fanfani, M. Harlow, M. L. Nosch (eds), *Spinning Fates and the Song of the Loom: The use of textiles, clothing and cloth production as metaphor, symbol and narrative device in Greek and Latin literature*, London, Oxbow Books, 61-99.

KLUGE, Friedrich, 2002, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, bearbeitet von E. Seebold, 24. Auflage, Berlin – New-York, De Gruyter.

LAKOFF, George & JOHNSON Mark L., 1980 (2003<sup>2</sup> augmentée), *Metaphors We Live By*, Chicago - London, The University of Chicago Press.

LAKOFF, George & JOHNSON, Mark L., 1985, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.

LE FEUVRE, Claire, 2015, Ὅμηρος δύσγνωστος. *Réinterprétations de termes archaïques en grec archaïque et classique*, Genève, Droz.

LEWIS, Charlton T. & SHORT, Charles, 1879, *A Latin Dictionary*, Oxford ([www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus:1999.04.0059](http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus:1999.04.0059)).

MCINTOSH SNYDER, Jane, 1981, « The Web of Song », *CJ*, 76, 193-196.

MAURICE, Nicole, 1991, « Τολύπη ou les écheveaux de l'étymologie », *RPh*, 65, 161-164.

MSL 2010 : Société de Linguistique de Paris (ed), *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive*, MSL (nouvelle série), 18, Louvain - Paris, Peeters.

NOSCH, Marie Louise, 2014, « Voicing the loom : Women, Weaving, and Plotting », in: D. Nakassis, J. Gulizio & S. A. James (eds), *KE-RA-ME-JA : Studies presented to Cynthia W. Shelmerdine*, Philadelphia-PE, INSTAP Academic Press, 91-101.

PERPILLOU, Jean-Louis, 1996, « De "couper" à "insulter" », in : *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations*, Louvain - Paris, Peeters, 113-124.

PERPILLOU, Jean-Louis, 2004, « "Marcotte, drageon, plant" et "veau" : une métaphore », in : *Essais de lexicographie en grec ancien*, Louvain - Paris - Dudley (MA), Peeters, 41-54.

PIRENNE-DELFORGE, Vincianne & Pironti, Gabriella, 2011, « Les Moires entre la naissance et la mort : de la représentation au culte » in : M. Hennard Dutheil de la Rochère, V. Dasen (eds), *Des Fata aux fées (= Étud. Lettres, 289)*, Lausanne, Université de Lausanne, 93-113.

POTTIER, Bernard, 2012, *Images et modèles en sémantique*, Paris, Champion.

RICŒUR, Paul, 1975, *La métaphore vive*, Paris, Seuil.



ROCHETTE, Bruno, 2000, « Latin *migdilix* », *Études Classiques*, 68/ 4, 371-374.

SAUSSURE, Ferdinand de, 1967, *Cours de linguistique générale*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Seuil.

SAUVAGEOT, Aurélien, 1978, cr de *Finnisch-ugrische Forschungen*, 42, *BSL* 73/2, 380-383.

SCHEID, John & SVENBRO, Jesper, 1994, *Le métier de Zeus*, Paris, La Découverte.

SCHMITT, Rüdiger, 1967, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, Harrassowitz.

SCHWOB, Marcel & Guieysse, Georges, 1892, « Études sur l'argot français », *MSL*, 7, 33-54.

SWEETSER, Eve, 1990, *From Etymology to Pragmatics*, Cambridge - New-York - Melbourne, Cambridge University Press.

TAILLARDAT, Jean, 1965, *Les images d'Aristophane. Études de langue et de style*, Paris, Les Belles Lettres.

TAILLARDAT, Jean, 1977, « Images et matrices métaphoriques », *BAGB, Lettres d'humanité*, 36, 344-354.

TLFi : DENDIEN, Jacques, 2004, *Trésor de la langue Française informatisé*, Paris, CNRS - Université de Nancy-Lorraine ([atilf.atilf.fr/tlf.htm](http://atilf.atilf.fr/tlf.htm)).

## **Pour citer cet article :**

**Nicole Guilleux**, « Au fil des matrices métaphoriques : Réflexions générales et cas des activités textiles », *De Lingua Latina, revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout* [En ligne], 13 | 2017, mis en ligne Février 2017. URL : <http://www.paris-sorbonne.fr/rubrique2315>, 1-25.